

THÉÂTRE

Lumière sur les obscurs

Des demandeurs d'emploi picards, des femmes virées de chez Levi's, des petits vieux nés avant 1930, des familles belges démunies... La réalité sociale s'invite sur les planches et séduit le public

Du poste de radio posé sur le devant de la scène, une voix s'élève. C'est Sylvie, 38 ans, qui raconte : l'abandon de la mère, l'enfance sabotée, le chômage, les fins de mois impossibles... La silhouette fine, les cheveux longs tombant sur les épaules, Sylvie traverse le plateau à l'écoute de son propre témoignage. Comme 14 autres stagiaires-demandeurs d'emploi de la région

Picardie, âgés de 18 à 46 ans, elle a accepté de livrer « son » histoire. D'abord, au micro de Daniel Mermet, journaliste et producteur de l'émission inclassable de France Inter, *La-bas si j'y suis*, puis sur les scènes des théâtres d'Amiens et de Valenciennes, pour quelques représentations d'un spectacle dont la tournée est en préparation. Son nom : *Mords la main qui te nourrit !* Un titre à l'impératif, comme un ultime appel à la résistance. « Pour, insiste Mermet, que la

peur change de camp, que ces hommes et ces femmes cessent d'être invisibles. »

Loin du tumulte de la parole médiatique, de nombreux artistes renouent avec un théâtre d'intervention, social et politique, propre à susciter un débat ouvert avec le public. En invitant des chômeurs, des retraités, des licenciés d'usines à prendre la parole – autant d'individus qui n'ont d'habitude pas droit de cité et souvent n'ont jamais mis les pieds dans un théâtre – ils vont au

plus près de la réalité des hommes. De même que des comédiens professionnels, comme Isabelle Lafon, qui prête sa voix aux témoins du génocide rwandais dans *Igishanga*, et Alain Mollot, le metteur en scène de *Roman de familles*, qui procède à des dizaines d'interviews pour donner vie à ce qu'il nomme son « théâtre du réel ». Dans tous les cas, le témoignage occupe le devant de la scène. Il touche, dérange, questionne. Et enthousiasme le public.

La preuve : le spectacle, désormais célèbre, de Bruno Lajara, *501 Blues*, sur la fermeture de l'usine Levi's de La Bassée (Nord) poursuit une formidable tournée, amorcée il y a plus d'un an, dans la France entière. Succès inattendu et confirmé par 40 représentations, plus de 12 000 spectateurs et la réalisation prochaine d'un film par Bruno Lajara sur l'après-Levi's. A 34 ans, cet homme de théâtre, qui ne cache pas son admiration pour Ken Loach, a fait de Brigitte, Catherine, Dominique, Thérèse et Patricia, cinq anciennes ouvrières de Levi's, des comédiennes. Qui plus est, des « intermittents du spectacle ». Pour autant, aucune n'ose encore prononcer ces mots. « On n'efface pas comme ça vingt-six ans d'usine », avoue Brigitte. Pour les anciennes, la reconversion des « filles » est pourtant lourde de symboles. « On nous a tellement dit que nous étions des moins-que-rien, avoue Pascale, une autre "main bleue" de Levi's. De les voir ainsi sur scène, cela nous redonne confiance. »

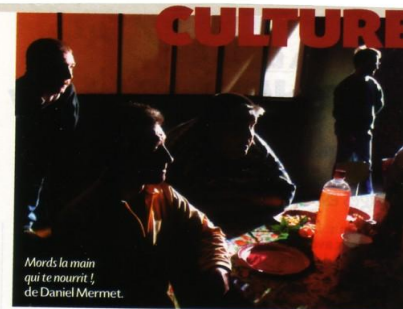
Le jeu et l'image de soi

Car, « en devenant acteurs de théâtre, ces individus, hommes et femmes, redeviennent des acteurs de la société », explique Lorent Wanson. Ce jeune metteur en scène belge en a fait l'expérience avec son spectacle *Les Ambassadeurs de l'ombre*, créé en 2000, à Bruxelles, en collaboration avec ATD-Quart-Monde. Au centre de la scène : des familles belges démunies invitées à présenter leur savoir-faire. « Une façon pour ces pauvres, riches de leurs vies pleines de coups, de retrouver une forme de reconnaissance. » Mais,

après le tomber de rideau, qu'advient-il de ces acteurs d'un soir ? « Après, la vie continue, mais tous repartent avec cette aventure dans leurs valises. Et, ajoute le metteur en scène, ce n'est pas rien. » Car « jouer, c'est retrouver une image de soi ». Une façon aussi de soigner des blessures profondes ? « On ne peut pas parler de thérapie, mais la parole est un acte avéré de libération et d'émancipation. Raconter, puis écouter son histoire, c'est la mettre à côté de soi, réussi à prendre de la distance avec elle pour mieux faire son deuil », analyse Eric Coquilart, le « formateur » du groupe de stagiaires de la région Picardie dont Daniel Mermet a recueilli les témoignages poignants, voire dérangeants.

Au point qu'une question plane sur l'ensemble des projets liés à l'intervention de non-acteurs : celle de la pudeur et du risque, pour reprendre le titre du livre du psychosociologue Serge Tisseron, d'une « intimité surexposée ». La misère sur scène donnerait-elle naissance à un théâtre-réel dans la lignée du phénomène télé ? « Rien à voir, affirme Didier Ruiz, auteur de *Dale recuerdos* (*Je pense à vous*), une série de spectacles sur la vieillesse. Même si nous utilisons d'une certaine façon ces acteurs, en coupant leurs histoires, en ajustant. Mais nous évitons à tout prix le reality-show. D'ailleurs, je me vois mal faire un casting et dire à l'un de mes "vieux" : "Je vous prends" ou "Je ne vous prends pas" ! »

Daniel Mermet se veut, quant à lui, catégorique : « La question de savoir si je montre des Frankensteins sociaux, il faut la poser au Zola de *Germinal* ou au Alain Resnais de



CULTURE

« Une façon pour ces pauvres, riches de leurs vies pleines de coups, de retrouver une forme de reconnaissance »

Nuit et Brouillard. La vérité ne s'enjolie pas ». Mermet préfère s'en référer à l'ouvrage dirigé par Pierre Bourdieu, *La Misère du monde*, recueil de témoignages d'exclus, repris d'ailleurs dans son intégralité par des professionnels sur la scène d'un théâtre. C'était à la Cartoucherie de Vincennes, en juin 1995, sous l'égide de Philippe Adrien, un moment exceptionnel de réunion entre le théâtre et la réalité sociale, comme il y en a peu. Et pour cause. « Les animateurs culturels craignent l'aspect récupérateur de ces spectacles, révélateurs selon eux d'une culture qui tenterait de résoudre la faille de la politique », remarque Lorent Wanson. Une ambition dont se gardent bien l'ensemble des artistes : ils se contentent, disent-ils, de poser des questions et de mettre en valeur la force poétique de ces tranches de vie.

Ainsi des histoires touchantes racontées par les « petits vieux » de Didier Ruiz. Depuis deux ans, l'artiste sillonne la France à la recherche de natifs d'avant 1930, ces « bibliothèques vivantes ».

A Béziers, à Avignon, à Paris et, en juin, à Rouen, il aide ces retraités à accoucher de leurs souvenirs les plus enfouis. Ceux des bals et des tracts cachés sous le manteau pendant la Résistance... Une façon de retrouver « une parole accessible, loin des discours intellectuels qui ont tué les salles et fait fuir les spectateurs ». Par la beauté des visages ridés, la touchante maladresse des corps, la fragilité des voix, l'artiste recrée un espace rassembleur qui abolirait les frontières entre les générations, et, par-delà, les peuples et les classes. Une aspiration que l'on retrouve chez tous les férus de ces expériences, marginales certes, mais qui pourraient bien être « l'ultime moyen, insiste Lorent Wanson, pour que le théâtre retrouve sa dimension d' agora et qu'il redevienne ce lieu où, à travers une histoire intime qui nous est racontée, nous puissions écouter notre Histoire ». ● **Marion Vignal**
501 Blues, le 18 mai, au Zénith, Lille ; **Dale recuerdos**, du 6 au 8 juin, théâtre des Deux-Rives, Rouen ; **Igishanga**, du 5 au 29 juin, théâtre Paris-Villette.

